Historique du 50e Régiment d'Infanterie – Guerre 1914-1918 – Périgueux – Imprimerie Cassard Frères – 3, rue Denfert-Rochereau – 1920 – BDIC –Licence ouverte – Robelin 2016.

50e REGIMENT D'INFANTERIE

———

HISTORIQUE

———

GUERRE 1914-1918

———

SOMMAIRE :

L'ORDRE DE MOBILISATION A PERIGUEUX

I. LA MARCHE EN BELGIQUE. – LA RETRAITE – LA MARNE. – LA POURSUITE. – AUBERIVE. (7 août 1914-15 octobre 1914).
II. SECTEUR PROSNES – BOIS LE PATRON (18 octobre 1914-28 février 1915.)
III. SECTEUR DE BACONNES (1er au 20 mars 1915.)
IV. LA LORRAINE : REGNIEVILLE-EN-HAYE (15 avril-28 mai 1915.)
V. L'ARTOIS : NEUVILLE-SAINT-VAAST (22 juillet 1915- 12 mars 1916.)
VI. VERDUN : CHANY (5 avril-25 juin 1916.=
VII. L'AISNE : OULCHES (18 juillet-15 SEPTEMBRE 1916.)
VIII. LA SOMME. – BARLEUX (25 novembre 1916-3 février 1917.)
IX. MAISONS-DE-CHAMPAGNE (8-9-10 mars 1917.)
X. LA CHAMPAGNE :
a) Secteur Forestière, 1er séjour ;
b) Secteur de Tahure ;
c) Secteur Forestière, 2e séjour. (16 mars-7 octobre 1917.)
XI. L'Italie (1917-1918.)

CONCLUSION.

Ancêtre Gamil

L'ordre de mobilisation à Périgueux

Le 1er août 1914, vers 17 heures, à la caserne Bugeaud, se produit un mouvement insolite. Sans avoir été appelés par aucune sonnerie, officiers et hommes de troupe accourent de tous les côtés vers le chef de bataillon **BLONDONT** qui descend du bureau du Colonel, un papier à la main.

Quelques instants avant, un planton du Colonel est venu à la salle de service, avec un air plus grave que d'habitude ; aussitôt le chef de bataillon de service est monté vers le bureau. Tout le monde s'attend à la grande nouvelle.

Le commandant s'arrête près du pédiluve. On fait cercle.

Il dit « Attendez un peu, du calme, tout à l'heure je vous permettrai un cri, un seul. » Il lit l'ordre de mobilisation générale. Puis il ajoute : **« Et maintenant, Vive la France** ! » Et la foule des soldats répète, en un cri immense, joyeux et enthousiaste : « **Vive la France ! »**

I. - La marche en Belgique – La retraite – La Marne – La poursuite –Aubérive. 7 août – 15 octobre 1914

Débarqué à Villers-Daucourt et à Givry-en-Argonne le 7 août, le 50e (47e Brigade, 24e D.I., XII CA) fait partie de la 4e Armée. Il est commandé par le lieutenant-colonel **VALETTE**, chef noble et droit, soldat dans l'âme, ardent comme un jeune, et qui a vécu toute sa carrière dans l'espoir de la revanche.

Jusqu'au 21 août, marche vers le nord ; le 21, le régiment est à l'est de Carignan, près de la frontière belge (Mogues–bois de Puilly), le 22, marche à l'ennemi, par Florenville, Saint Médard, Névraumont. Le 108e est à l'avant-garde. A Névraumont, vers 12 heures, il entre en contact avec l'ennemi, éprouve de fortes pertes mais ne peut enlever le village. Le 50e reçoit l'ordre d'appuyer le 108e Pour faciliter l'assaut, on dépose les sacs ; dispositif d'attaque : 1er bataillon à l'est du village, 2e à l'ouest, 3e en réserve.

On va attaquer, enfin ! Le moment tant désiré depuis des jours est arrivé ! Est-ce donc une fête ?

Mais voici un jeune officier, chef de section, qui met ses gants blancs et son plumet de Saint-Cyrien ! En avant ! mais à quoi bon marcher avec précaution et par bonds ? on n'a pas peur ! Attaquer, c'est marcher. En avant ! en avant !

Cependant la fusillade allemande est vive, il y a des pertes, plusieurs officiers tombent. En avant ! Névraumont est pris ; pris avec le même allant, quelques heures plus tard, le village de Rossard. La nuit arrête ce mouvement an avant irrésistible. On bivouaque sur la position.

Glorieuse journée certes ; n'a-t-on pas vu l'allemand tourner les talons devant les baïonnettes et fuir ? Qui peut résister à cette furie offensive ? Mais que de camarades tombés ! Le capitaine **LESOURT** est tué, tué le sous-lieutenant **de FAYOLLE**, aux gants blancs, tué le sous-lieutenant **PENY ;** le capitaine **LETENNEUR,** le capitaine **CHAZAL**, les sous-lieutenants **GARNIER** et **PONT** sont blessés. Les pertes de la troupe sont assez fortes aussi.

Comme ces Allemands ajustaient bien leurs coups de fusil et comme ils étaient peu visibles dans les avoines ou couchés dans les herbes !

On va sans doute continuer demain ! mais non ; à 3h30, on quitte le bivouac pour aller s'installer un peu en arrière en position défensive ; et à 6 heures commence sur la position occupée un bombardement violent par obus de gros calibre. C'est nouveau et effrayant, évidemment, ce bruit infernal des éclatements, ces gerbes de terre et de fumée, ces essaims meurtriers d'éclats d'obus qui sifflent dans toutes les directions, s'enfoncent avec un bruit sec dans les arbres ou dans la terre.

Mais on s'y habitue vite et ce n'est point le bombardement qui nous fera reculer !
Et pourtant, on s'en va, oui, et vers l'arrière ! on n'a pas vu d'ennemis, mais tel est l'ordre. On s'en va même vite et il y aura sûrement des blessés qui resteront aux mains des Allemands ! C'est douloureux et grave.
Ainsi commence la retraite.

La journée du 23 août a été encore bien meurtrière, en officiers surtout. Le capitaine **BOYRE**, ce modèle d'officier, a été tué, les capitaines **COLLIN, de SAINT-PASTOU,** le lieutenant **BOUDIER,** les sous-lieutenants **VIGROUX, ROZIER, QUINQUETTE** sont blessés, peut-être prisonniers ; les médecins **MARY, GOUDARD, MAILLE** occupés à soigner leurs blessés sont restés aux mains de l'ennemi.

Tristement, le régiment gagne Matton, où il cantonne et reçoit des vivres dont il a grand besoin, car, la veille, le ravitaillement n'est pas arrivé.

Sans doute, le lendemain va-t-on faire tête à l'ennemi et reprendre l'offensive.

En effet, sur la position Matton-Les-Deux-Villes, on s'installe le 24 au matin ; et quand, vers midi, l'ennemi attaque, il est arrêté à la fois par les feux d'infanterie et par ceux de l'artillerie.

Pourtant, l'ordre du commandement donné dès le matin, est de se replier à 14 heures sur Blagny. Si on pouvait faire rapporter l'ordre de repli ! Le commandant **MOILLARD** (1er Bataillon), le commandant **BLONDONT** (3e Bataillon) et le lieutenant-colonel **VALETTE** s'y emploient ; ils n'obtiennent que de retarder un peu le mouvement qui est exécuté par ordre à 15h30 ; repli sous le feu de l'ennemi, extrêmement meurtrier, mais exécuté en ordre parfait.

La position fixée au nord-est de Blagny est à peine atteinte que voici l'ordre de revenir plus au nord sur la position Mont Tilleul cote 253. C'est une contre-attaque, moins pour reprendre un terrain abandonné par ordre que pour ralentir la poursuite de l'ennemi.

Le lieutenant-colonel **VALETTE** donne ses ordres, fait déployer le drapeau et en avant ! Malgré le feu de l'ennemi, l'assaut mené avec enthousiasme, réussit pleinement. Mais va-t-on au moins ne plus reculer ? Hélas !

Chacune des journées suivantes verra à peu près la répétition de la manœuvre du 24 ; on tient, on se replie par ordre, puis on contre-attaque et on se replie encore.

Ainsi le 27 août, sur la position Mont de Brune-Girodeau-Villemontry (sud de Mouzon); ainsi le 28, à l'est d'Yoncq, où décontenancé par une furieuse charge à la baïonnette, dans laquelle se distingue la 4e compagnie, l'ennemi s'enfuit laissant sur le terrain de nombreux morts, des prisonniers, quatre mitrailleuses et des canons (que malheureusement on n'a pas la possibilité d'emmener).

Chefs et soldats ont eu la douleur d'assister, impuissants, au passage de la Meuse par le Allemands ; tous ont la conviction qu' « ils » n'auraient pas dû passer, qu' « ils » ne seraient pas passé devant

le 50°, si n'arrivait toujours cet ordre de repli. On commence à sentir que ces replis successifs sont imposés par la situation générale de toute l'armée française.

Mais y a-t-il eu quelque part un événement malheureux ou s'agit-il d'une manœuvre de nos grands chefs ? On a confiance.

Après les durs combats de la journée du 28, le régiment effectue dans la nuit une longue marche et, par La Berlière, Oches, Verrières, Brieulles, Châtillon sur Bar, il se porte sur la ferme Saint Denis (4 kilomètres environ à l'ouest de Brieulles-sur-Bar). Il y reçoit des vivres ; il était temps. En effet, pendant ces journées de fatigues extraordinaires, les vivres n'arrivaient pas ; les convois étaient le jour, tenus par ordre loin de la zone de combat. Quand, la nuit venue, ils essayaient de rejoindre leur régiment, souvent celui-ci avait changé de place. Et quelle difficulté pour obtenir un renseignement précis.

Les troupes se plaignaient, à juste titre, et étaient obligées de vivre de ce qu'on trouvait dans les villages sur le bord des routes et dans les champs. De leur côté, les personnels d'approvisionnement menaient la vie la plus dure, ne dormant jamais, parcourant des distances incroyables, toujours à la recherche de leur régiment, infiniment peinés quand ils n'arrivaient pas à remplir leur mission.

Le 28 août, par exemple, après s'être porté deux fois derrière La Besace et avoir deux fois reçu l'ordre de faire demi-tour, l'officier d'approvisionnement du 50e attendait tristement vers 19 heures, à Oches, de recevoir des ordres ou des indications. Passe le chef d'Etat-Major du XII° C.A. :

« Ah ! mon ami, je vous cherche, votre régiment s'est couvert de gloire aujourd'hui à la Harnoterie, il couche sur ses positions ; il faut absolument aller l'y ravitailler. » L'Officier d'approvisionnement se met immédiatement en route. Il arrive à la ferme de la Harnoterie vers minuit, trouve un bivouac endormi, réveille quelques dormeurs et apprend que c'est le 138e qui est là. Le 50e est parti à 20 heures, destination inconnue.

Le régiment fait tête à la lisière nord-est du Bois du Chesne les 29, 30 et 31 août. Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, et du 1er au 6 septembre, continuation de la marche en retraite, par Vouziers, Somme Py, Sainte-Marie à Py, Saint Hilaire le Grand, Suippes, Cuperly, Chalons sur Marne, La Chaussée sur Marne, Songy, Pringy, Drouilly, Glannes, Courdemanges, Châtel-Raould, Somsois, Chapelaine sous Margerie, Saint Utin, Balegnicourt, Donnement, Aulnay.

Cette longue retraite s'opère en général en dehors de toute pression de l'ennemi ; elle est cependant marquée par un combat très dur livré à Sainte-Marie-à-Py dans la nuit du 2 au 3 septembre, par le 1er bataillon.

Le 2 septembre au soir, le 1er bataillon est aux avant-postes à Sainte Marie à Py (hauteur sud). Vers 21 heures, une patrouille essaye de pénétrer dans le village par le passage en dessous ; elle se heurte à l'ennemi. Alerté, celui-ci attaque. La nuit est claire, les Allemands ont mis le feu au village et les grandes lueurs d'incendie permettent de suivre les mouvements de l'ennemi qui, sous les feux ininterrompus des sections et des mitrailleuses, subit des pertes élevées, se disloque, tourbillonne et s'arrête.

Il semblait y avoir là environ un régiment. Vers minuit 30, le calme est revenu. Mais quelques minutes après, une flanc-garde de la 1re compagnie (qui est à gauche) voit arriver sur sa gauche une troupe importante qu'une haie a masquée jusqu'à petite distance et entend : « ne tirez pas, c'est le 108e, en avant ! ». La flanc-garde est bousculée ; l'ennemi à la faveur de cette ruse déloyale, gagne

les derrières du bataillon, sans que l'alerte ait été donnée. Le capitaine **AUDIBERT,** commandant la 1re compagnie, voyant venir une troupe derrière lui et croyant à un renfort se porte au-devant et demande : « Quelle compagnie **?** » Il est aussitôt entouré d'Allemands : « Capitaine pris ! » Mais en un instant, six allemands ont reçu les six balles du révolver du capitaine **AUDIBERT** qui disparaît ensuite à la barbe des autres allemands décontenancés. Déjà, l'alerte est donnée. L'adjudant **JOLIVET** (1re compagnie), l'adjudant-chef **MEYNEREAUD** (4e compagnie), voyant l'ennemi derrière eux, font faire demi-tour à leurs sections, font exécuter une salve à dix pas et s'élancent à la baïonnette. Par la trouée, le reste des deux compagnies passe et va rejoindre la 3° compagnie qui, prévenue, s'est repliée légèrement en arrière sans être gênée (la 2e compagnie était en réserve). Le bataillon n'est plus inquiété, mais il a perdu dans ce combat trois officiers et une centaine d'hommes de troupe. Il a, au moins, la satisfaction d'avoir infligé à l'ennemi des pertes sensiblement plus élevées.

Aulnay marque pour le 50e le point terminus de la marche en retraite, un répit de quelques heures avant la reprise du mouvement en avant désiré de tous et espéré, depuis qu'une arrière garde (108e) a reçu (le 5) l'ordre de tenir coûte que coûte à hauteur de Châtel-Raould et depuis qu'est connu l'ordre du général en chef : *«* Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Le régiment a perdu dans cette première partie de la campagne :

Un chef de bataillon (commandant **BLONDONT**) tué à Blagny

8 capitaines dont 2 tués

18 lieutenants ou sous-lieutenants dont 3 tués

3 médecins

98 sous-officiers

1478 caporaux et soldats

Il a reçu le 1er septembre un renfort de 4 officiers et 400 hommes de troupe.

C'est donc avec un effectif très réduit qu'il va prendre part à la bataille de la Marne. Le 7 septembre, il passe sous les ordres de la 23e D.I. et de la 9e Armée ; Armée Foch. Le 8 au matin, il est installé sur la position Humbauville, cote184, 2e bataillon à gauche (Humbauville), 3e bataillon à droite, 1er bataillon en soutien. C'est là qu'il va falloir tenir sous les bombardements et résister aux assauts, conformément aux ordres. Comment creuser des tranchées ? Les sacs ont été laissés pour l'assaut de Névraumont et on ne les a plus revus ; avec eux, sont restés la plupart des outils.

Mais on trouve quelques pelles et pioches à Humbauville, à Le Meix-Tiercelin et les quarts, cuillers, fourchettes, gamelles, couteaux sont transformés en excellents outils de terrassement. Et on tient sous l'avalanche d'obus, et les attaques ennemies ne peuvent pas mordre ! Cependant, dans la nuit du 8 au 9, les allemands entrent dans Humbauville, ils en sont immédiatement chassés par une contre-attaque de la 5e compagnie.

Ancestrami

Le 9 septembre au matin, commence la contre-offensive. Malgré un feu violent d'artillerie, malgré les mitrailleuses, les deux bataillons de tête progressent au nord d'Humbauville. Le 10, ils arrivent à la hauteur de la Galbodine (ferme) où se dévoilent des mitrailleuses qui font de terribles ravages dans les rangs du 3e bataillon. Sur tout le terrain conquis le nombre élevé des cadavres ennemis marque l'âpreté de la lutte. Le lendemain matin, La Galbodine est évacuée par l'ennemi, on ne trouve plus de résistance, c'est la marche en avant pleine d'espérance, c'est la poursuite.

Les pertes ont été sévères dans ces trois journées. Heureusement, dans la nuit du 10 au 11, est arrivé un renfort de sept officiers et un millier d'hommes de troupe, qui aussitôt incorporés ont la joie de participer à la poursuite. Celle-ci s'effectue en direction de Togny-aux-Bœufs, où on arrive, le 11, à la nuit, juste au moment où les allemands font sauter les ponts sur la Marne. ; puis le 12, par la Chaussée (pont non détruit), Coulmier, Saint-Amand sur Fion, La Cense des Prés, Petit Bussy, Maigneux, La Serre ; le 13, par la Mothe Herlon, Signal du Mont Bilgare, chemin des cotes 200 et 202, la Neuf Bellay, La Croix en Champagne, Somme Bionne. C'est, hélas, la fin de la poursuite. Au cantonnement de Laval où le régiment se trouve le 15, on voit passer un grand nombre de blessés du 17e C.A. Les allemands se sont arrêtés et font tête.

Après une série de mouvements exécutés en glissant vers l'ouest, du 15 au 18, le 50e se trouve le 18 au soir devant Aubérive sur Suippes. Son secteur prend de la route Mourmelon –Aubérive incluse à l'ouest, jusqu'à la route de Suippes à l'est ; Il est revenu dès le 13 au soir, sous les ordres de la 24e D.I., 47e brigade.

Aubérive, nom sinistre dans l'histoire du 50e ... Du 19 au 30 septembre, le régiment attaquera quatre fois, toujours avec la même ardeur, la même abnégation. Mais il se heurtera à des positions organisées, munies de mitrailleuses, défendues par des feux croisés d'artillerie, ayant d'excellentes vues sur toute la zone qui les précède. Sûr de son feu, l'allemand restera d'abord silencieux devant la progression. Mais quand cette progression lui paraîtra devenir dangereuse, alors il déclenchera ses rafales de mitrailleuses et de 77 qui cloueront l'attaque sur place. Ainsi le 19, le 20, le 24, le 30 septembre.

Que peuvent faire les hommes les mieux trempés, obligés de marcher à découvert, sur un véritable glacis, contre une position ainsi organisée et défendue ? Si encore notre artillerie pouvait nous soutenir efficacement ! Mais les artilleurs n'ont plus d'obus ! On attaque cependant parce que c'est l'ordre et que le commandement sait, lui, tout le résultat important de ces attaques d'apparence infructueuse. Gloire à ceux qui noblement se sont sacrifiés ! Gloire surtout au 1er bataillon qui, au soir du 30 septembre, ayant perdu tous ses officiers, était réduit à un effectif total de 200 hommes ! L'ennemi même a rendu hommage à leur magnifique héroïsme.

Quant à nos chefs, ils essayèrent de récompenser dignement ce noble régiment. Le 50e fut proposé par le général **DESCOINGS**, commandant la 24e D.I. pour une citation à l'ordre de l'Armée dans les termes suivants :

« Le 50e R.I. s'est distingué dans tous les combats livrés depuis le début de la campagne : le 22 août, à l'attaque du Bois ouest de Névraumont et du village de Rossard ; le 23 dans la belle défense du bois à l'ouest de la station d'Orgéo ; le 24 dans la défense au sud des tranchées de Matton.
« Le régiment est depuis le 13 septembre devant Aubérive, dans les tranchées. Il s'y est maintenu malgré le tir violent et précis de l'artillerie allemande. Chaque jour, il a progressé, fortifiant le soir le terrain conquis. Jamais un pouce de terrain n'a été abandonné. Le régiment a arrêté net le 26 septembre les attaques de l'ennemi.

« Le 30 septembre, il s'est porté, par un magnifique effort jusqu'à la lisière d'Aubérive ; il n'a été arrêté que par les réseaux de fil de fer et par le tir de mitrailleuses et d'artillerie d'une intensité inouïe. Malgré les pertes éprouvées et bien que tous les officiers du 1er bataillon fussent tués ou blessés et que la plupart des gradés fussent hors de combat, les survivants se sont maintenus inébranlablement jusqu'à la nuit.
« ..Les actes d'héroïsme individuels ont été nombreux dans le régiment. Beaucoup restent inconnus. Mais l'attitude brillante des chefs et des soldats, leur bravoure, leur énergie, leur ténacité méritent d'être données en exemple.
« Je demande que le 50e RI soit cité à l'ordre de l'Armée pour sa belle conduite devant Aubérive.» La proposition n'aboutit malheureusement pas.

Quelques traits particuliers de ces rudes journées méritent d'être notés.

L'Auberge de l'Espérance. - Bien placée au carrefour voie romaine – route Mourmelon-Aubérive, naturellement bien repérée, constamment bombardée, cette ferme n'en servit pas moins de P.C. de chef de bataillon jusqu'au 30 septembre. On y vivait, on y dormait même bien, on y allait puiser de l'eau, on s'y ravitaillait en paille. Une porte d'étable fut même élevée à la dignité de table du colonel. Après le 30 septembre, ce n'était plus qu'un amas de pierre

*Le P.C. Moillard. - T*outes les opérations offensives sur Aubérive étaient placées sous le commandement direct du chef de bataillon **MOILLARD**, devenu lieutenant-colonel, dont le poste de combat n'a jamais demandé aucun travail d'installation. Le lieutenant-colonel **MOILLARD** était debout sur la route d'Aubérive, fumait des cigarettes et, de la voix et du geste, réglait et activait le mouvement en avant. Il est superflu de dire que cette route était particulièrement dangereuse et constamment arrosée de rafales de 77.

Le P.C. Valette.- Dans le petit bois situé à environ 150 mètres au sud de l'auberge de l'Espérance, sur le bord est de la route, un bout de tranchée de 60 cm de profondeur, couverte de branchages : c'est le poste de commandement du colonel. Le petit bois reçoit 300 obus par jour, mais comme on se sent en sûreté dans ce P.C. !

La tranchée de la mort. - Le 29 septembre, une tranchée occupée par la 1ère compagnie (capitaine **PECHAMBERT**) est soumis à un bombardement continu. Cette tranchée est à l'est de la route d'Aubérive, elle est prise d'enfilade par des batteries situées vers la cote 123 **(**est d'Aubérive). Les hommes restent terrés au fond de la tranchée : on évite tout mouvement ; et pourtant, à la fin de la journée, la compagnie, par le seul bombardement, avait perdu la moitié de son effectif ; le capitaine est blessé.

La tranchée est abandonnée dans la nuit, mais pour les hommes des deux bataillons en ligne (1er et 3e) elle est marquée d'une vision d'horreur, de tombeau. Ils l'appellent « la tranchée de la mort ».

Le 30 septembre. - Dans cette journée sanglante, les traits admirables abondent. Malgré le feu terrible des mitrailleuses et des canons, le 1er bataillon est arrivé près des tranchées allemandes ; l'effectif est extrêmement réduit, il n'y a plus d'officiers : inquiétude. Les groupes les plus avancés essaient de sauter dans la tranchée allemande : on les attend, ils sont faits prisonniers. Les autres groupes ont vu le sort de leurs camarades ; ils restent sur le terrain toute la journée sans bouger et

le soir, ils regagnent nos lignes. C'est ainsi que la 2e compagnie que l'on croyait anéantie se trouve avoir un effectif de un sergent et treize soldats.
Parmi ces petits chefs qui ont eu assez de présence d'esprit et d'ascendant sur leurs hommes pour les maintenir pendant des heures dans une situation épouvantable, doit être cité le sergent **BOUDY**, de la 3e compagnie ; non seulement il maintient ses hommes, mais il ne regagne nos lignes, le soir, que par ordre.

Le soldat **SARRAUTE**, de la 2e compagnie, a été blessé aux abords de la tranchée allemande. Il a vu ses camarades faits prisonniers ; il pourrait marcher, mais il ne bouge pas. A la nuit, les sentinelles allemandes sortent et en passant le fouillent, le retournent. Il fait le mort. Les sentinelles passées, il rampe vers nos lignes, traverse la ligne des sentinelles ennemies et enfin regagne nos tranchées.

Le 30 septembre 1914 marque pour le 50e R.I. la clôture pour longtemps des opérations offensives. On va commencer la vie des tranchées, de mieux en mieux organisées, s'installer pour l'hiver. S'installer, il le faut bien ! Vraiment on ne pourrait pas tenir longtemps dans les conditions où l'on vit. Non seulement pendant le jour il faut rester immobile dans les tranchées trop peu profondes, mais toujours on mange froid. Pendant la retraite, pendant la contre-offensive, on n'avait point le temps de préparer des aliments chauds, et maintenant par crainte d'attirer les bombardements, on n'ose pas faire de cuisine aux abords des tranchées. Mais tout le monde depuis longtemps a la dysenterie, il y a des évacués. Il faut s'installer, améliorer l'habitation en approfondissant d'abord les tranchées et en créant quelques abris et préparer des aliments chauds dans la tranchée même.
Justement, dans le secteur que le 50e va occuper en quittant Aubérive, le bois ne manque point.

II-Secteur de Prosnes – Bois le Patron
18 octobre 1914 – 28 février 1915

Le secteur va de Prosnes à 250 mètres environ à l'ouest de la route Thuisy-Nauroy, 1ère ligne vers la voie romaine. Il englobe en grande partie le bois Le Patron, récemment coupé. Les bataillons sont tous trois en ligne ; 1er à gauche, 2e au centre, 3e devant Prosnes.
Et on s'installe ; et dans la tranchée, chaque escouade a sa cuisine ; et les lapins qui abondent dans le pays améliorent l'ordinaire ; le « pinard » arrive régulièrement. La dysenterie disparaît.
Nous avons l'avantage d'avoir reçu parmi les renforts, d'assez nombreux contingents du nord : il y a beaucoup de mineurs. Dans la craie de Champagne, ils creusent rapidement de bons abris-cavernes. Chacun s'ingénie à faire mieux : on s'installe.
On organise aussi le secteur défensivement : réseaux Lagarde, réseaux sur piquets mettent à l'abri des surprises. Plusieurs renforts sont venus recompléter le régiment. On peut tenir.

Le secteur de Prosnes marque pour le 50e à la fois un arrêt et un progrès. C'est le long stationnement, l'hivernage ; mais c'est aussi l'étude constante d'une organisation meilleure. Quand nous y arrivons, tout le monde est en première ligne, au coude à coude ; et les chefs petits et grands, sont inquiets dès que dans la ligne ils constatent « un trou » de quelques mètres. Peu à peu, sous l'impulsion du commandement, certes, mais surtout par la réflexion, on arrive à envisager la

nécessité des soutiens, même s'ils doivent être prélevés sur l'effectif de la première ligne ; l'inutilité d'ailleurs d'une trop grande densité de cette première ligne. On crée des tranchées en arrière, on retire des unités et vers la fin novembre, chaque bataillon aura deux compagnies en première ligne, deux en soutien.

Même on fait aux régiments territoriaux l'apprentissage du métier ; d'abord, fin octobre, en intercalant de loin en loin une section dans les sections actives, puis en leur confiant carrément une partie du secteur. Ainsi le 108e et le 112e territoriaux participent au service et facilitent l'échelonnement en profondeur du régiment actif.

Les trois bataillons du 50e étant en ligne, il n'est pas possible de faire de relève de bataillon ; les hommes sont donc constamment dans les tranchées (première ligne ou soutien).

Mais le 12 janvier, des escadrons de cavalerie, renforcés de territoriaux, viennent relever le bataillon de droite (3e bataillon) qui est envoyé au repos à Mourmelon le Petit ; et par la suite, on peut avoir constamment un bataillon au repos à Mourmelon où à Sept-Saulx pendant que les deux autres restent en ligne.

Le régiment reste dans le secteur de Prosnes du 18 octobre 1914 au 28 février 1915, sans incident important. Il y a lieu cependant de noter deux détails :
1° le 29 octobre. Les allemands, de 4 heures 30 à 6 heures ont canonné violemment les tranchées ; puis silence absolu, ni coups de canon, ni coups de fusil ; des hommes peuvent sortir des tranchées sans être inquiétés. L'ennemi serait-il parti ? On envoie des patrouilles ; elles peuvent avancer tranquillement jusqu'aux abords de la première ligne allemande, mais quand elles veulent rebrousser chemin, elles reçoivent une grêle de balles, des hommes sont tués, d'autres blessés, quelques-uns sont pris, très peu reviennent. La ruse a réussi ; cependant ; le renseignement, chèrement il est vrai est obtenu. Tous les patrouilleurs étaient volontaires, on a dû en refuser. L'immobilité des tranchées pèse à ces hommes.

Le 20 décembre, on a un moment l'espoir que le mouvement va reprendre. Quelle émotion heureuse parcourt les tranchées avec la proclamation du général en chef annonçant que le moment est venu de chasser l'envahisseur ! Espérance de courte durée hélas !

2e On sait par des prisonniers que les tranchées allemandes, devant le front du 50e, sont tenus par des Polonais. Le 26 novembre, un groupe de vingt-cinq polonais de la Légion Etrangère vient au 50e pour essayer, par des chants nationaux et en montrant leur drapeau, d'amener leurs compatriotes à déserter. Quelle foi patriotique en ces hommes, tous des notables de leur pays ! Ils font leur propagande avec ardeur mais n'arrivent qu'à provoquer le changement de secteur des Polonais de la ligne allemande. Leur porte-drapeau est tué en montrant l'emblème sacré.

Par ordre, ils repartent, laissant de leur court séjour l'impression du plus beau dévouement patriotique.

Secteur de Baconnes
1er au 20 mars 1915

Le 28 février, le 50e quitte son secteur de Prosnes pour aller relever le 1er mars deux bataillons du 326e et le 2 mars un bataillon du 117e Territorial dans le secteur de Baconnes. Les trois bataillons sont en ligne, à gauche 3e bataillon (commandant **WIDENHORN**), au centre 1er bataillon (Commandant **AUDIBERT**), à droite 2e bataillon (commandant **VERGNIAUD**). Un groupe de chasseurs cyclistes de la 8e D.C., déjà installé avant la relève fait du service avec le 1er bataillon.
L'intention du commandement en faisant venir le 50e dans ce secteur, est de lui faire exécuter, après installation, une attaque déjà étudiée par le 326e. Mais l'équipement du secteur en vue de cette opération est loin d'être terminé. On y travaille sans répit jusqu'au 20 mars, date à laquelle le régiment est à son tour relevé par le 326e.

Cette relève était une surprise. Deux jours avant, le général **MERIC**, commandant la 24° D.I. était venu et avait recommandé : « Vous entendez, colonel Valette, il faut s'installer comme si vous deviez rester ici trois ans et je veux pouvoir venir vous voir à cheval, faites-moi faire une piste cavalière. »

Le P.C. du colonel était en effet dans les bois de sapins, un peu au sud de la voie romaine et on pouvait y arriver de l'arrière sans être vu, malgré les Monts, en passant à travers bois.

L'allée cavalière est à peine finie, relève.

Le régiment part pour une destination inconnue, il ne marche que la nuit, sauf le 25 mars, où deux bataillons (1er et 2e) prennent part à une revue du général Joffre, près de Courtisols. Quelle émotion pour tous de voir pour la première fois, le général en chef, celui qui représente à nos yeux la barrière devant l'allemand, la victoire de la Marne, la volonté de la France !

IV.- La Lorraine
2 avril – 28 mai 1915

Embarqué à Vitry la Ville le 27 mars, le régiment débarque le 28 à Pagny sur Meuse. Pendant qu'il exécute des marches vers l'est, le commandement fait connaître que le but de la venue en Lorraine du 12e C.A. est d'exécuter une attaque en direction de Thiaucourt menaçant de couper « la hernie » de Saint Mihiel.

Arrivé à Villers en Haye le 2 avril, le régiment attend son tour d'attaque. On entend le roulement ininterrompu de la canonnade ; le soir surtout, on voit en direction de Régniéville les lueurs rougeâtres d'un bombardement terrible et on ne doute point que les camarades qui attaquent n'avancent victorieusement malgré la pluie et la boue. Cependant, quand le 15 avril, le régiment, précédé d'ailleurs de plusieurs jours par le 2e bataillon, vient relever le 108e dans le secteur de Régniéville, Fey en Haye, il ne s'agit point de reprendre immédiatement les attaques mais de les préparer par la création de bonnes tranchées et de boyaux de communication sur le terrain conquis. Les trois bataillons sont en ligne : 1er à gauche (Régniéville), 3e au centre, 2e à droite. Du 15 avril au 28 mai, se relevant tous les quatre jours avec le 108e, le 50e fournit un travail énorme, dans un terrain particulièrement difficile, sous un bombardement d'artillerie, continuel au début, auquel

s'ajoutait le harcèlement par un engin nouveau, la torpille dite « seau à charbon ». Sans combat, il subit des pertes importantes.

Mais voici qu'on murmure les mots : relève, grand repos ! La relève a lieu en effet les 28 et 29 mai par le 78e et le 63e d'infanterie et le régiment, par étapes de nuit, s'en va loin, très loin en arrière, d'abord à Gondreville puis à Foug.

C'est bien le grand repos. Le cantonnement de Foug est agréable. Le Quartier Général de la D.I. y est installé, le général **MERIC** veut qu'on fasse musique : « Mon général, nous n'avons pas d'instruments ; les musiciens qui sont brancardiers, avaient déposé leurs instruments sur les voitures médicales au moment des premiers combats de Belgique ; or, les voitures médicales sont restés aux mains de l'ennemi. » -« Colonel Valette, je veux que le 50e donne un concert à Foug, dans trois jours ; je mets une auto à votre disposition, Nancy n'est pas loin. »

Le concert eut lieu, suivant le désir du général, et par la suite, dans tous les cantonnements de repos, officiers, troupe et population eurent le plaisir d'entendre la bonne musique du 50e.

Quand le 50e quitte la Lorraine, le 15 juin, il emportait de cette région des souvenirs mélangés : sur un fond de boue, de fumée et de sang, un soleil radieux, un calme infiniment doux dans la verdure d'un printemps avancé.

Le repos est à peine interrompu par un voyage de vingt-quatre heures ; il est constitué dans un décor sensiblement le même à 11 kilomètres au nord d'Amiens, à Montonvillers et Villers Bocage, jusqu'au 19 juillet.

Deux souvenirs bien intéressants s'attachent au séjour dans ces cantonnements : les permissions (quelle joie après onze mois de campagne !) et, pour la première fois aussi, le transport en autos.

V.- L'Artois
22 juillet 1915 – 12 mars 1916

En deux étapes d'auto, le régiment gagne Habarcq et Duisans ; le 23 juillet, au matin, après une relève très pénible (boyaux de communication infiniment longs, rendus glissants par la pluie) le régiment est en secteur au sud-est et près de Neuville Saint Vaast.

L'organisation est très incomplète ; elle sera perfectionnée sans relâche pendant la fin de juillet, les mois d'août et de septembre, alternativement par le 50e et le 126e (relève tous les neufs jours, repos à Habarcq, Noyelette et Agnez les Duisants.) Il y a parfois des bombardements violents ; un gros minenwerfer surtout produit par l'ébranlement formidable des explosions, des effets de terreur sur les occupants de la gauche du secteur, vers le chemin de Neuville à Thélus. Mais tout cela est intermittent ; dans l'ensemble, secteur calme.
Peu à peu, le commandement fait connaître le but définitif des travaux exécutés : il s'agit de préparer une attaque importante visant à rompre le front ennemi
Le 15 septembre, le général Foch, commandant le groupe des armées du nord, passe le 50e en revue ; après la revue, il rassemble officiers et sous-officiers et précise les intentions du haut commandement. Il s'agit bien de briser le front ennemi. L'attaque sera exécutée sur la plus grande

partie du front français, on aura tous les moyens : « nous briserons leurs fils de fer, nous briserons leurs tranchées, leurs abris, nous briserons leurs canons, nous briserons leur moral, nous briserons tout. Il n'y aura qu'à y aller avec tout son cœur ! »

Quelle impression et quelle espérance ! La date, non encore fixée de l'attaque est attendue avec une sorte de fièvre, désirée comme une libération. Ce sera le 25 septembre.

Entre temps, il s'est produit au 50e et à la Brigade deux mutations importantes.

Le 31 août, le colonel **VALETTE** a été évacué. Epuisé par les dures fatigues physiques et morales d'une année de campagne, pendant laquelle il s'est toujours refusé tout confort qui ne pouvait pas en même temps être donné à ces soldats, sentant ses forces au-dessous de sa charge, il a demandé lui-même un repos qui lui était indispensable. Le 29 août, pour la dernière fois, il a assisté, les larmes aux yeux, au départ de son régiment pour les tranchées. Quelle peine infinie pour ce chef, dont officiers et soldats ont apprécié la bonté, l'affection si sensible, sous une rudesse apparente et dont la seule ambition était de rentrer à Périgueux, la guerre finie, à la tête du 50e, de quitter son beau régiment ainsi et au moment où il va participer à un grand effort de la France.
Le 2 septembre, le lieutenant –colonel Payerne prend le commandement du régiment. Ce nouveau chef de corps a toutes les qualités qui attirent la confiance et l'affection ; dès le premier contact, officiers et soldats sont conquis.

Le 11 septembre, le général **DUPORT**, commandant la 47e Brigade, est appelé au commandement de la 131e D.I. Le général **DUPORT** était depuis longtemps à la tête de la 47e Brigade. Il est de ceux par qui les troupes sont fières d'être commandées ; elles ont en lui la confiance la plus absolue.

Le départ d'un tel chef au moment d'une attaque d'ensemble est considéré comme un malheur, presque comme un mauvais présage.

Et pourtant, tout le monde se prépare avec ardeur, avec enthousiasme ; et quand, après un bombardement de 72 heures le 25 septembre, à midi 25, les vagues d'assaut se précipitent magnifiquement en avant, c'est partout comme un grand soulagement, un immense soupir d'espoir : « enfin, cette fois, on va les mettre dehors ! »…. Hélas ! pas encore !

Dans la formation d'attaque de la 24e D.I., la 48e Brigade est devant la 47e brigade. Le 50e est derrière le 126e Direction : Les Tilleuls, Télégraphe détruit.

En avant ! sans s'occuper de ce qu'on laisse derrière soi !

Conformément aux ordres, à l'instant où la première vague du 126e franchit la tranchée de départ, le 50e tout entier se met en mouvement pour aller d'abord se placer lui-même dans les tranchées de départ et ensuite soutenir et poursuivre l'attaque. On traverse un barrage d'obus lacrymogènes, on met les cagoules, on marche difficilement, mais on marche ; il ne faut pas être en retard ! A droite 2e bataillon (capitaine **POUQUET**), à gauche 3e bataillon (commandant **WIDENHORN**). Le 1er bataillon **(**commandant **AUDIBERT**) est en réserve et provisoirement à la disposition du général commandant la 24e D.I.

Mais quoi, il y a encore du 126e dans les tranchées de départ devant le 3e bataillon ! Et à droite, que signifie ce mouvement désordonné vers l'arrière des premiers assaillants ? Le capitaine **POUQUET** engage de suite son bataillon et va occuper à environ 300 mètres en avant la tranchée dite « du losange » où se trouvent alors mélangés des éléments du 126e, du 326e et du 50e. A gauche, le bataillon **WIDENHORN** est toujours embouteillé par le 3e bataillon du 126e ; les heures passent, les renseignements sur les résultats de l'attaque manquent. Cependant, on apprend peu à peu, que

les éléments du 126e sont allés jusqu'aux batteries allemandes, mais là ont été contre-attaqués et ont reçu des coups de fusil par derrière, des tranchées dépassées et non nettoyées : ils ont reflué en arrière.

D'autre part, à notre gauche, l'attaque du 3e C.A. prise sous les feux nourris des mitrailleuses n'a pu progresser ; à droite, même situation pour le reste de la 24e D.I. et pour la 23e D.I.
Enfin, vers 15h.30, le 3e bataillon arrive à se placer dans les tranchées de départ et essaye de se porter en avant. Mais toujours les mitrailleuses fauchent rapidement tout ce qui tente de sortir. Ainsi, sont tués le capitaine **LETENNEUR**, commandant la 10e compagnie, le lieutenant **MEYNERAUD**, de la 10e compagnie, en donnant l'exemple du plus beau dévouement.

La situation ne s'améliore pas. A 18 heures, le colonel commandant la 47e Brigade donne l'ordre au 50e de prendre à son compte l'attaque en première ligne, le 1er bataillon est remis à la disposition du lieutenant-colonel commandant le 50e. Il appuiera l'attaque. Dans l'enchevêtrement des unités, dans l'encombrement des tranchées et boyaux, la transmission des ordres se fait difficilement. Le commandant **AUDIBERT**, saisi le premier, constitue avec les unités les plus rapprochées de lui un détachement d'assaut, auquel est fixé comme premier objectif la tranchée « du losange » à hauteur et à gauche du bataillon **POUQUET**. Le détachement comprend les 1er, 4e et 8e compagnies (la 8e compagnie était en réserve du régiment), les pionniers ; la 9e compagnie gardera le flanc gauche de l'attaque.

Déclenchée à 21 h 45, sans artillerie, l'attaque réussit pleinement, fait des prisonniers, dont deux officiers, prend du matériel. La nuit se passe pour ces unités à organiser le terrain conquis pour se défendre au besoin et surtout pour continuer la progression.

L'attaque doit reprendre le 26, à 8h30, appuyée à gauche par le 108e R.I. ; elle est décommandée au dernier moment, en raison du brouillard qui ne permet pas la préparation d'artillerie.

C'est que, en effet, il faudrait une nouvelle préparation ; malgré son intensité, le bombardement préparatoire n'a pas produit toutes les destructions espérées ; on se trouve maintenant en présence d'une tranchée (tranchée des 5 saules) encore en bon état, protégée par un réseau de fil de fer intact. Elle est défendue par des mitrailleuses et des troupes qui n'hésitent pas à montrer tout le haut du corps au-dessus du parapet pour mieux y voir et mieux tirer.

L'attaque a lieu à 13 h 10, elle est menée par le 3e bataillon, en liaison avec le 3° C.A., appuyée par les feux du détachement **AUDIBERT** et ceux de la compagnie de mitrailleuses.

Mais une attaque sur des fils de fer, contre des mitrailleuses et des défenseurs décidés, peut-elle réussir ? Conduite par le chef de bataillon, en tête (commandant **WIDENHORN**), elle donne le maximum possible ; elle porte la ligne (gauche du régiment) au pied des fils de fer allemands. Mais le désavantage de cette situation apparaîtra vite ; l'artillerie en effet, ne peut plus bombarder la tranchée allemande sans risquer d'atteindre la ligne française, dans laquelle, pendant toute la journée, aucun homme ne peut bouger sans être immédiatement mitraillé ou fusillé.

Et cependant, la volonté du commandement est de poursuivre les attaques ; un renfort de deux compagnies du 126e est envoyé au 50e vers 15 heures. Pour le moment, ces compagnies ne peuvent qu'encombrer les boyaux de communication, gêner les ravitaillements et les évacuations. Car, avant de reprendre l'offensive, le 50e , que la situation a obligé à s'engager pour ainsi dire par morceaux (à droite trois compagnies du 2e bataillon avec deux compagnies du 1er bataillon, mélangées au 126e et au 326e ; au centre des unités du 1er et du 2e bataillon, à gauche le 3e bataillon amputé d'une compagnie) a besoin de se réorganiser et de rétablir les liaisons : réorganisation

rendue plus nécessaire encore par les pertes, qui sont élevées. L'ordre est néanmoins donné d'attaquer de nouveau à 17 h 30, de concert avec le 108e, attaquant à la gauche du 50e (front du 3e bataillon et plus à gauche).
L'ordre parvenu au colonel du 50e à 17 h, n'a pas pu toucher toutes les unités quand l'attaque est déclenchée par le colonel commandant la 47e brigade lui-même, se portant en avant avec son état-major.

Sous un feu de mitrailleuses et de fusils d'une intensité inouïe, toute la brigade se porte en avant. L'assaut, magnifique d'ailleurs, du 50e, du 108e, et de deux compagnies du 126e ne donne aucun résultat. Seul, le centre du 50 déjà en pointe, réussit à gagner encore une centaine de mètres.

Le colonel commandant la 47e Brigade est tué.
Pour le 50e, les pertes sont élevées : 23 officiers et environ 700 hommes de troupe. Le mélange des unités est encore augmenté par ce dernier assaut. La relève s'impose ; elle aura lieu dans l'après-midi du 27 et dans la nuit du 27 au 28.
Mais chaque jour, le régiment se déplace ; le 28, dans la soirée, il quitte le cantonnement de Maroeuil pour aller à Agnez les Duisans ; il repart le 29, à 7 heures, pour Lignereuil et Blavincourt. Le 30, il fait une étape de plus de trente kilomètres pour relever, dans la nuit, des éléments du 17e C.A. devant Roclincourt et plus au sud.

Ainsi, sans avoir pris aucun repos, après les dures journées d'attaque, le 50e se trouve de nouveau en ligne dans un secteur généralement assez bombardé, très démoli, dans lequel les tranchées et boyaux manquent de profondeur. Il se met de suite au travail et, malgré les pertes (17 tués, 19 blessés en quatre jours), il a réalisé une amélioration sensible quand, le 4 octobre, le 326e vient prendre le secteur.

Après quelques jours passés à Wanquetin, puis à Haute-Avesnes (3e bataillon), Ecoivres (2e bataillon et E.M.) et Neuville Saint Vaast (1er bataillon), pendant la préparation et l'exécution d'une nouvelle attaque (11 octobre**)** menée par le 108e en liaison avec le 3e C.A. sur le bois de la Folie, le 50e est en secteur, dans la nuit du 12 au 13 octobre, au nord-est de Neuville Saint Vaast.

C'est là, avec quelques légères modifications de front, que le régiment va passer l'hiver de 1915-1916, soutenant sans faiblir une terrible lutte, à la fois contre un ennemi agressif, qui, lorsqu'il n'osera plus tenter d'attaquer en terrain découvert, commencera la guerre de mines, et contre la boue.

Jusqu'à la fin octobre 1915, le commandement conserve des intentions offensives : on ne place point de fil de fer devant la première ligne, au contraire on fait des travaux d'avance.
Mais le 30 octobre, à la pointe du jour, de grosses torpilles éclatent simultanément sur toute notre ligne de guetteurs qui, presque en même temps, est submergée par plusieurs vagues d'assaut très denses, pendant qu'un barrage intense est déclenché sur tout le secteur. Les allemands sont rapidement arrêtés ; des contre-attaques incessantes pendant toute la journée et le lendemain nous rendent la plus grande partie du terrain perdu, d'ailleurs peu important.

Mais, dans ces deux jours de combat, le 50e a perdu près de cinq cents hommes.

La consigne est désormais d'organiser le secteur défensivement. Alternativement le 50e et le 126e y travaillent par périodes de huit jours. L'artillerie allemande est très active, les premières lignes

souffrent des grenades à fusil et des « seaux à charbon », mais l'infanterie ennemie paraît avoir perdu toute intention agressive.

D'ailleurs, pour eux, comme pour nous, arrive un nouvel ennemi : la pluie qui, dans la terre extrêmement fine et grasse des vergers de Neuville, menace de destruction rapide toutes les organisations, cause l'éboulement des parois, transforme les tranchées et boyaux en lits de boue épaisse dans laquelle on s'enfonce jusqu'aux cuisses et où l'on risque de s'enliser. Au commencement de décembre la situation créée par la boue devient inquiétante. Malgré tous les renforts, le 10, la circulation est interrompue : les premières lignes sont menacées de manquer de ravitaillement ; il y a de nombreux pieds gelés. Sous l'impulsion énergique du lieutenant-colonel **PAYERNE,** le régiment fait un effort presque surhumain et arrive à se dégager. Oh ! les pénibles journées !

Et, par surcroît, il y a des indices certains que les allemands ont creusé des mines sous la ligne des guetteurs ! Qui dira l'angoisse de vivre ainsi sur de véritables volcans, prêts à entrer en activité.

Ce sera la même situation pendant tout le mois de décembre 1915 et le mois de janvier 1916. Aux mines allemandes, le génie de la 24e D.I. oppose des contre-mines ; les tranchées menacées sont en partie évacuées.

Le séjour au secteur est de huit jours ; quand vient la relève, on éprouve un grand soulagement certes, mais que la marche est pénible pour ces hommes dont la plupart ont les pieds tuméfiés, qui portent un sac surchargé et dont les vêtements, capote, culotte, molletières, les couvertures et toiles de tente, les musettes sont encore alourdies par la boue formant sur toutes choses un enduit épais!

On se traîne en geignant jusqu'à la chaussée Brunehaut.

Merveilleux ressort de ces admirables soldats ! Quand, vers la chaussée Brunehaut, on aperçoit les cuisines roulantes qui attendent pour distribuer le repas, quand surtout chacun a mangé la soupe et bu un quart de vin, la gaieté est revenue. Et puis, on sait que les autos attendent pour nous transporter dans notre cantonnement habituel, loin du canon (d'abord Izel les Hameaux, Tilloy lès Hermaville, Doffine, puis Ambrines, Pénin, Villers Sir Simon, Doffine) où chacun connaît son coin ! C'est déjà le commencement du repos. Oh ! les sympathiques autos, et comme est appréciée de chaque soldat la bienveillance du commandement qui nous les envoie, qui connaît nos souffrances et fait tout ce qui est possible pour les atténuer.

Au cantonnement, on se nettoie et on jouit le plus largement possible du repos qui, comme le séjour aux tranchées, est régulièrement de huit jours.

Mais voici que, le 25 janvier 1916, au sixième jour de repos, le régiment est alerté, puis embarqué en auto, débarque à Ecoivres et gagne Maroeuil et environs. Les mines ont sauté, creusant des entonnoirs énormes pour la possession desquels le 108e lutte de son mieux. Le 26, le 2e bataillon est appelé aux Rietz où il reçoit du colonel **ODRY**, commandant la brigade (depuis fin septembre), des instructions en vue de l'attaque d'un entonnoir (B6). Le 27, le régiment relève le 108e.

Hélas, cette journée est marquée par un grand malheur. En faisant la reconnaissance du secteur, le lieutenant-colonel **PAYERNE** a été tué. La consternation est générale.

Le commandant **RIGNOT** qui, depuis fin septembre, commande le 1er bataillon, prend le commandement du régiment jusqu'à l'arrivée du lieutenant-colonel **LARRIEU**, qui arrive le 28 au soir. Le nouveau commandant du régiment n'est pas un inconnu pour la plupart des officiers du

régiment : au 25 septembre et, depuis le début de la campagne, il commandait le 326e ; il a une réputation de grande énergie.

Les trois bataillons sont en ligne, 1er à droite, 3e au centre, 2e à gauche. Devant le bataillon de gauche, se trouvent trois entonnoirs dont un (B4) nous appartient, les deux autres (B6 et B2) sont aux allemands. Le 28 janvier, à 11 heures, la 7e compagnie (lieutenant **MENON**) attaque magnifiquement et conquiert B6. Le 2e bataillon organise cet entonnoir et le tient solidement malgré toutes les contre-attaques ennemies et des pertes sérieuses.

Le secteur est de plus en plus agité ; c'est la lutte continuelle pour les entonnoirs. B6 repris par les allemands pendant un séjour du 108e, miné par nos soins, saute de nouveau, est repris : les Allemands le font encore sauter le 12 mars. C'est dans ces conditions que le secteur est passé aux anglais le 13 mars.

Et le régiment s'éloigne définitivement de cette région où il a connu de si rudes journées, où il a lutté si héroïquement, sans défaillance, pendant plus de cinq mois, sans que ni la misère, ni les souffrances, ni les pertes aient pu porter atteinte à aucun moment à son beau moral.

Il s'éloigne, mais dans le cœur de tous, revit le souvenir des camarades tombés dans la lutte glorieuse, qui, pour n'avoir pas toujours été couronnée de succès éclatants, n'en est ni moins belle ni moins noble.

Oh ! qu'ils sont nombreux les camarades tombés dans ces terribles secteurs, qu'ils sont nombreux ceux qui dorment pour toujours dans les cimetières des Rietz, de Maroeuil et d'Encoivres. Le régiment a perdu en Artois plus de 1900 hommes, mais il y a vécu dans une atmosphère de pur héroïsme et chaque unité a eu sa part de beaux exemples qui ne seront jamais oubliés et formeront sa noble tradition.

D'ailleurs, une belle liste de décorations et de citations glorifiera à jamais ces héros et leur courage.

VI . – Verdun
5 avril – 25 juin 1916

Quelques marches, embarquement à Frévent, débarquement à Ailly sur Noye et à partir du 18 mars, repos dans la région d'Esclainvillers, Sourdon, Chirmont. Dans l'esprit de tous, c'est le grand repos, un mois de moins.

Mais le 30 mars, nouvel embarquement. Comme toujours, la destination est inconnue, mais personne ne doute que ce soit Verdun. En effet, on débarque à Demange aux Eaux (Nord de Gondrecourt) et le régiment le 1er avril au soir, occupe les cantonnements de Hévillers, Villers le Sec, Traveray, le 5 avril il s'installe dans le secteur de Charny qui est à peu près complétement dépourvu d'organisation défensives ; il faut tout créer et vite : tranchées, boyaux, défense du village. Commencé immédiatement, le travail se poursuit nuit et jour. Protégé par la Meuse qui, devant la côte du Talou, infléchit son cours vers l'ouest, le secteur n'a guère à craindre d'attaque par surprise ; mais les bombardements, notamment sur le village et la gare de Charny, sont fréquents et parfois terribles ; le 19 juin, le P.C. du Colonel, établi dans une carrière à hauteur de

l'ouvrage de Charny, est l'objet d'un tir de destruction par obus de très gros calibre. Le séjour dans la zone de Verdun dure jusqu'au 25 juin.

Dans cette longue période, le 50e RI n'a ni attaqué ni été attaqué ; mais il a fourni une somme de travail énorme, tantôt dans son secteur, tantôt sur la rive droite de la Meuse (à l'ouest de Thiaumont ou sur la cote de Froideterre) ; il n'a joui que de deux courts repos, au bivouac, dont le premier, fin avril, commencé dans la boue épouvantable du bois de Nixéville, s'est terminé par un séjour pénible à la citadelle de Verdun, séjour d'ailleurs coupé par les travaux sur la rive droite.
Enfin et surtout peut-être, il a assisté chaque jour, bien placé pour cela, aux terribles préparations d'artillerie allemandes, aux attaques ; il a suivi avec une inquiétude profonde les fluctuations de la première ligne, les indices de l'avance allemande ; sans être très grave, ses pertes comptent (153 tués ou blessés dont 5 officiers).
Il n'est plus une troupe fraîche.

———————

VII. - L'Aisne
18 juillet – 15 septembre 1916

Il va prendre dans l'Aisne le secteur d'Oulches : bonne organisation défensive, bons abris, artillerie peu active, quelques minenwerfer certains jours plus actifs. Mais là comme partout où il passe, le 50e travaille, améliore, crée même sur toute l'étendue de son front une tranchée, calquée à bonne distance d'assaut, sur le tracé de la première ligne allemande et pouvant servir de tranchée de départ.
Les Allemands occupent une position dominante, mais les ravins profonds, les bois permettent de circuler sans être vu. Secteur de repos, où, au surplus, on commence à connaître les coopératives avancées si appréciées de tous.

Le séjour y dure jusqu'au 15 septembre. Instructions et manœuvres au camp de Dravegny (toute la 24e D.I.), études des nouvelles formations d'assaut ; préparation à l'entrée dans la bataille de la Somme, sans doute. C'est bien notre tour.

Cependant le régiment n'entrera en secteur à Barieux que le 25 novembre, après avoir exécuté pendant un mois environ des travaux de défense sur le territoire avancé du camp retranché de Paris (Coeuvres et Valsery).

———————

Ancestrama

VIII.- La Somme
25 novembre 1916 – 3 février 1917

Barieux (aux allemands) est situé au fond d'un ravin orienté ouest-est qui aboutit à la Somme. Des deux flancs du ravin, l'ennemi a des vues d'enfilade sur nos lignes, mais il en est de même pour nous. Des deux côtés il faut éviter avec soin de se montrer, car mitrailleuses et canons sont aux aguets ; or leur densité est grande, leur activité aussi.

On va attaquer, évidemment, nous sommes venus pour cela ; on travaille de suite à l'équipement du secteur, à l'étude détaillée du terrain ; chaque bataillon reconnaît sa zone d'action ; puis on va au repos, dans les camps 56 et 59 (près de Cappy et de Morcourt). Le temps est mauvais, la pluie a transformé ces camps en champs de boue et elle continue à tomber. Mais chacun pense surtout à étudier ardemment son plan, on fait des répétitions d'attaque. Le 50e attaquera en première ligne. Ce sera une grande attaque d'ensemble appuyée par une très puissante artillerie. Allons ! dans quelques jours, il n'y aura plus d'allemands à l'ouest de la Somme ! Malgré le mauvais temps notre attaque ne peut pas ne pas réussir.

Déception générale, le 10 décembre, on n'attaque plus ! On reprend le secteur le 13 ; il ne s'agit plus que de lutter d'abord contre la boue, plus tard contre un froid terrible. Et cela durera pendant les mois de décembre et de janvier, avec de temps en temps de violents bombardements par torpilles et obus toxiques et les tentatives de quelques reconnaissances ennemies convenablement reçues.

Quand le 3 février, le 50e quitte définitivement le secteur, il en emporte le souvenir d'une déception, la triste impression des obus empoisonneurs jetés à haute dose, la satisfaction d'avoir amélioré l'organisation du terrain, malgré le temps contraire.

IX. - Maisons de Champagne
8-9-10 Mars 1917

Deux étapes à pied après relève, huit jours à Camon (prés d'Amiens), par un froid terrible et sans moyens de chauffage et embarquement.
Débarquement le 15 février à Valmy, cantonnement à Hans et Somme Tourbe.

Mais les Allemands viennent d'attaquer dans le secteur de Maisons de Champagne ; ils ont obtenu un succès qui, entre autres avantages, leur donne un observatoire important (côte 185). Pour parer à une avance plus grande, le commandement n'a guère sous la main que le 50e qui vient de débarquer. Deux bataillons (2e et 3e) se portent donc dans la nuit du 15 au 16 au camp des Pins, situé un peu au sud de Minaucourt, prêts à intervenir, grenades distribuées.

Ils n'ont pas à intervenir et rentrent au cantonnement de Hans dans la nuit du 17 au 18.

Mais le 25, le régiment prend à son compte (relevant des régiments du 1er C.A.) le secteur sur lequel s'est produit l'attaque. C'est pour l'organiser ; évidemment ce secteur est en bien mauvais état ; la tranchée de première ligne n'est même pas continue, les organisations anciennes sont démolies,

c'est, en somme, une situation de fin de combat. Les travaux d'organisation et de remise en état sont immédiatement commencés et poussés activement.

Le 2 mars, les ordres sont totalement changés ; il faut reprendre le terrain perdu par les prédécesseurs. Le 50e est chargé de cette mission ; il aura trois jours pour s'y préparer à l'arrière.
Avant la relève, l'occupation du secteur est modifiée conformément au dispositif d'attaque ; en hâte on crée les dépôts de munitions, d'outils, de matériel.
Trois jours pour se préparer, ce serait suffisant s'il faisait beau. Hélas ! le 5 il neige. La préparation est donc surtout morale : impossible de faire une répétition de manœuvre.
En présence du général **PETAIN,** commandant le groupe d'Armées, le général **MORDACQ**, commandant la 24e D.I. fait aux officiers le tableau saisissant de la masse d'artillerie qui préparera et appuiera l'attaque, fixée au 8. On ne se dissimule point que, pour enlever sur un front de 1500 mètres une position jalonnée par des ouvrages munis de solides abris (comme l'ouvrage Guerlais, l'ouvrage Gallois, le réduit de Maisons de Champagne), défendus par de nombreuses mitrailleuses et, on peut le craindre par toute l'artillerie qui a servi à l'attaque, il faut des moyens matériels puissants.

Le régiment attaquera les trois bataillons accolés : 2e bataillon à droite devant Maisons de Champagne, 3e bataillon au centre devant 185, 1er bataillon à gauche devant Gallois et Guerlain. Ce dispositif sans réserve indique bien la conviction du commandement que la tâche de l'infanterie sera très réduite.

Dans la nuit du 6 au **7**, le régiment reprend le secteur. Il y a peu d'abris, certaines unités n'en ont pas du tout. Il faut donc s'installer dans la tranchée même par un froid très vif et, de jour, il faudra éviter tout mouvement pour ne pas déceler la densité d'occupation. Le 7 au matin, il neige. La préparation commence, les destructions sont poursuivies toute la journée avec des moyens réduits. L'ennemi réagit assez peu. Elles sont reprises avec plus de violence le 8, dès le jour. Le temps est toujours aussi mauvais, la tempête de neige augmente d'intensité, il fait un vent très fort. Aucun ballon ne peut tenir l'air, aucun avion ne peut voler. Quelques coups courts de 155 et de 75 causent des pertes dans la tranchée de départ, surtout au bataillon de droite, où toute une section, y compris l'officier est enterrée dans un abri par un de ces coups malheureux. Vers 13 heures, les allemands déclenchent un tir de contre-préparation dont les coups précis suivent les tranchées pour un écrasement méthodique.

Il y a là un ensemble terrible de mauvaises conditions ! L'attaque est pour 14h40. Dans les P.C., dans les nombreux observatoires qui ont des vues sur le champ de bataille, on s'inquiète et à mesure que l'heure approche on se pose, avec plus de doute, une angoissante question. Le 50e mérite plus de confiance !

A 14 h 40 (pour quelques unités un peu en avant en raison du tracé de la ligne de départ) les trois bataillons sont sur le terrain, marchant en vagues régulières, en un ordre parfait admirablement réglé par les officiers. Oh ! le beau spectacle ! En peu de temps, la plupart des objectifs sont atteints : Maisons de Champagne (7e compagnie ; lieutenant **FAYE**), ouvrage Gallois (3e compagnie, capitaine **MENON**), avancée de l'ouvrage Guerlais (1re compagnie, lieutenant **QUINQUETTE**). Les prisonniers affluent vers l'arrière.

Mais l'attaque sur la côte 185 a été prise sous un feu violent de mitrailleuses qui, dès le départ (et c'était justement le point où les vagues d'assaut avaient le plus de terrain à parcourir avant d'aborder la position ennemie) lui a fait subir des pertes importantes et finalement l'a arrêtée avant

qu'elle ait pu aborder la tranchée de Posen (1re ligne allemande) ; la liaison n'existe pas entre le bataillon de droite et celui du centre.

A gauche, la partie nord de Guerlais est entourée de fils de fer intacts, défendue par une garnison munie de mitrailleuses nombreuses, bien approvisionnée en grenades ; devant cet ouvrage les assaillants ont été décimés sans résultat. Mais on compte sur le combat à la grenade pour compléter partout la conquête.

La contre-préparation allemande s'est transformée très vite après l'instant de l'attaque en un violent barrage.

L'infanterie allemande a l'avantage de pouvoir se mouvoir à l'abri des vues en arrière du mouvement de terrain de la cote 185. Cela lui permet de préparer aussitôt des contre-attaques appuyées d'une façon précise par l'artillerie que règle admirablement l'observatoire de 185.

Le combat à la grenade, les corps à corps durent toute la soirée du 8 et toute la nuit. Le 9, contre-attaques puissantes à 14 h 40, à 15 heures, à 18 h 30, préparées et accompagnées par des bombardements d'une violence inouïe. Heureusement nos barrages de 75 sont admirables.

Il y a des alternatives d'avance et de recul, sauf au bataillon de droite, où le premier gain est non seulement maintenu mais légèrement augmenté.

Le 9 au soir, les hommes sont épuisés par cette lutte sans répit et les souffrances physiques qu'ils supportent depuis la nuit du 6 au 7 ; les unités ont des effectifs extrêmement réduits, au point que pour soutenir le bataillon de gauche, il a fallu faire appel à une compagnie du 126e.

Enfin la relève est prévue pour la deuxième partie de la nuit du 9 au 10, par le 221e R.I. Elle a lieu, sauf pour la 5e compagnie (bataillon de droite) qui supporte encore pendant toute la journée du 10 les bombardements formidables, les contre-attaques répétées.

La situation que le régiment passe au successeur n'est pas si belle que celle du 8, aussitôt après l'attaque. Cependant, le bataillon de droite a presque entièrement réalisé son projet (le réduit de Maisons de Champagne est solidement tenu et relié au régiment voisin à droite suivant l'ancienne ligne, celle d'avant l'attaque allemande) ; Les bataillons du centre et de gauche tiennent à peu prés toute la première ligne allemande. Avec une pareille base, un régiment frais doit pouvoir achever sans trop de difficultés la conquête des objectifs définitifs.

Le mérite du 50e ne doit pas être mesuré aux résultats obtenus qu'il dépasse infiniment. Le régiment a attaqué dans des conditions très défavorables, il a fait preuve d'un esprit de discipline et d'abnégation que tous ceux qui ont assisté de près ou de loin à l'opération admirent sans réserve.

Les pertes qui atteignent sensiblement la moitié de l'effectif combattant marquent assez la dureté de la lutte.

D'ailleurs, le général Mordacq, commandant la 24e Division, chef énergique et clairvoyant, envoie la lettre suivante :

« Le général commandant la 24e D.I. félicite de tout cœur le 50e et son chef. Il salue bien bas les morts du régiment tombés pour le pays dans les combats des 8 et 9 mars, adresse ses vœux très sincères de prompte guérison aux blessés et espère bien obtenir une citation à l'ordre de l'armée pour le régiment et celui qui le commande ».

Pour le moment, le régiment n'obtient qu'une citation à l'ordre du Corps d'Armée, avec le motif suivant :

« Le 8 mars 1917, sous les ordres de son chef, le Lieutenant-Colonel Larrieu, malgré une température des plus pénibles, une violente tourmente de neige au moment de l'attaque et un terrain complètement bouleversé, a brillamment enlevé, sur une étendue de 1500 mètres et une profondeur de plus de 600 mètres, deux lignes de tranchées allemandes puissamment fortifiées, fait 167 prisonniers, pris 13 mitrailleuses » .

Cette citation sera ultérieurement transformée en une citation à l'ordre de l'armée par le Maréchal Pétain qui a pu apprécier lui-même le mérite de l'opération exécutée.

Après un pareil effort, des pertes aussi graves, le régiment a évidemment besoin de se reposer et de se réorganiser.

———

X. – La Champagne
16 mars – 7 octobre 1917

a) Secteur de Forestière (1er séjour)

Ayant quitté dans la nuit du 11 au 12 mars les arrières du secteur d'attaque, il va passer deux jours dans les villages et camps de Saint Jean sur Tourbe et Laval, fait mouvement le 14 sur Suippes et ferme Piémont, le 16 rentre en secteur à l'est de la route de Saint Hilaire le Grand – Saint Souplet : deux bataillons en ligne, un bataillon en réserve. Le secteur est réputé calme ; il semble bien muni de défenses accessoires, les bons abris sont nombreux. Mais chaque bataillon, avec des effectifs très réduits, même après l'incorporation d'un renfort, à garder un front de 1100 mètres environ ; et il y a entre la première ligne allemande et la première ligne française d'anciennes tranchées, d'anciens boyaux abandonnés, qui ont été obstrués par des fils de fer et en partie comblés mais n'en permettent pas moins l'infiltration et la surprise. Les Allemands ont beaucoup de minenwerfer de tous calibres. Il y a grand danger de coups de main.

En fait, il s'en produit un le 27 mars, à l'extrémité ouest du secteur, à la liaison entre 108e et 50.

Coup de main de grand style : préparation d'artillerie de tous calibres et de torpilles, encagement précis au moment de l'assaut, interdiction sur les boyaux. Il coûte une trentaine d'hommes à la 11° compagnie ; mais il comporte un enseignement : le Colonel en dégage immédiatement la tactique à employer contre ces incursions qui, par la suite, ne réussiront plus sur le 50e.

Ainsi, le 24 avril, où une tentative allemande sur deux postes tenus par le 3e bataillon (qui depuis le 4 est installé à cheval sur la route de Saint Souplet, les trois bataillons du régiment sont en ligne) n'a d'autre résultat que de laisser six morts sur le terrain.

De même, plus tard, dans le secteur de Tahure, où la 11e compagnie fait échouer et disperse avec pertes deux essais du même genre, réalisant ainsi à la fois sa vengeance et l'application pratique de la leçon du 27 mars.

Le régiment ne prend pas part à la grande offensive du 17 avril, à laquelle participent les autres régiments de la 24e D.I. (108e et 126e). Mais comme il est voisin de la limite est de la zone d'attaque, les bombardements débordent sur lui. Cependant le 24 avril, le 2e bataillon, relevé de son quartier par un bataillon du 138e, est placé en réserve dans le secteur d'attaque de la D.I. ; il n'a point à intervenir en première ligne.

Le 30 et dans la nuit du 1er au 2 mai, le 50e est relevé tout entier.

On ne peut pas dire qu'il ait particulièrement souffert, mais il a supporté souvent des bombardements violents, des coups de main : il s'est donné beaucoup de mal pour entretenir ses tranchées et boyaux constamment démolis. Depuis plus d'un mois il avait ses trois bataillons en ligne, les relèves intérieures et les demi-repos étaient par conséquent supprimés.

Quelques jours dans les camps des environs de Somme-Suippes et, le 8 mai, le 50e est installé dans le secteur de Tahure.

b) Secteur de Tahure

Ce secteur se trouve juste à l'angle droit vers le sud que fait la ligne généralement ouest-est pour laisser aux allemands la butte du Mesnil. La vallée de la Dormoise forme la bissectrice de cet angle. Tout le terrain est dominé au nord par la butte de Tahure également aux allemands.
Là, comme dans le secteur précédent, l'ennemi dispose d'une nombreuse artillerie et de gros minenwerfer auxquels nous n'avons rien pour riposter, qui ont une grande puissance de destruction et produisent en même temps des effets d'épouvante par l'ébranlement formidable de leur explosion.

Notre artillerie tire peu et est soumise presque chaque jour à des tirs de destruction.

Il y a également devant notre première ligne des tranchées abandonnées, obstruées par des fils de fer. Les défenses accessoires ont dû souvent être réparées : elles présentent une grande diversité, un enchevêtrement qui rend la surveillance difficile.

Cependant plusieurs coups de main tentés par l'ennemi échouent complètement : le 18 mai sur la 1re compagnie, le 3 et le 5 juin sur la 11e compagnie.

Par contre, un coup de main exécuté le 12 juin par une fraction de la 1re compagnie (lieutenant **QUINQUETTE,** sous-lieutenant **CHABRETTE**) sur les tranchées allemandes de la rive sud de la Dormoise réussit pleinement à procurer les identifications nécessaires, non sans pertes, il faut le dire. Car si les canons de 58, installés pour l'opération, ont parfaitement exécuté les destructions prescrites, ils ont été sérieusement pris à partie par l'artillerie allemande et il y a eu plusieurs blessés dans le personnel ; en outre, les groupes d'incursion dirigés par un officier énergique (le sous-lieutenant **CHABRETTE**) ont trouvé une vive résistance et l'artillerie a violemment réagi. L'opération est réussie ; c'est l'essentiel.

Le 50e est relevé dans la nuit du 17 au 18 juin, va prendre un repos de trois semaines à Charmont et Possesse, repos pendant lequel le drapeau du régiment reçoit la croix de guerre des mains du général Gouraud commandant la IV° Armée, puis reprend, dans la nuit du 14 au 15 juillet, le secteur de Forestière qu'il a quitté le 30 avril (à cheval sur la route de Saint Souplet) : deux bataillons en ligne, un en réserve.

c) Secteur de Forestière (2e séjour)

Le régime du secteur est toujours le même ; dès le 19 juillet une forte patrouille essaie d'entrer dans nos lignes : résultat, le sous-officier chef de patrouille est tué et reste sur le terrain.
Mais voici que, par des prisonniers faits à Verdun**,** le commandement apprend que les allemands préparent une attaque par les gaz sur un très grand front (d'Aubérive à la Main de Massiges). Il s'agit d'abord de vérifier ces renseignements. Dans ce but un coup de main est exécuté le 18 août par un détachement composé d'un groupe du 3e bataillon et d'un groupe d'élite, sous les ordres du capitaine **PERISSE.**

Cette opération bien préparée, hardiment exécutée, réussit complètement. Un prisonnier et du matériel confirment l'imminence d'une attaque par gaz.

Mais aussitôt, avec une rapidité inouïe, de nombreuses batteries de 155 et de 220 arrivent, s'installent, règlent et tirent, commencent le bouleversement des tranchées allemandes qui sera poursuivi jusqu'à la destruction complète et la certitude que tout danger de gaz a disparu. Plusieurs batteries de 58 coopèrent très efficacement et très courageusement à cette destruction.

Et chaque jour, après le bombardement, un groupe d'importance variable fait une incursion dans la position allemande pour vérifier les résultats des tirs tant au point de vue des tranchées que des organisations de gaz et ramener des prisonniers. Ainsi le 21 août (groupe du lieutenant **SERRE**), le 22 août (groupe de l'aspirant **GATINIOL),** le 23 août (compagnie **DUTHEIL**, 6e), le 25 août (groupe du sous-lieutenant **MARSAUD**, 5e compagnie), le 3 **se**ptembre (groupe du sous-lieutenant **RICHARD**, 10e compagnie avec un groupe d'élite). Cette dernière incursion seule ramène un prisonnier. Généralement l'ennemi, en raison du bombardement, évacue ses deux premières tranchées.

Le commandement décide qu'une opération plus importante sera exécutée sur la partie du front allemand appelée « saillant de Vienne » pour obtenir des renseignements complets et précis. Cette opération est confiée à un détachement composé de : - deux compagnies du 2° bataillons du 50° (6e et 7e, compagnie **DUTHEIL** et **FAYE**)

Deux sections d'élite (sous-lieutenant **de FREYCINET**)

Une section du génie

Et placé sous le commandement du Chef de bataillon **RIVET.**

L'attaque a lieu le 8 septembre à 13 heures. Pendant une heure, le détachement occupe la position allemande sur un front de 400 mètres environ et une profondeur de 200 à 300 mètres, fait sauter les abris, fait des prisonniers, recherche le matériel de gaz, cependant qu'il se défend contre des contre-attaques répétées. Il subit des pertes importantes, dues d'ailleurs pour la plupart à l'insouciance du danger, mais il ramène dix-neuf prisonniers, il rapporte la certitude que les allemands ont abandonné toute idée d'attaque par les gaz, qu'ils ont éloigné le matériel et le personnel spécial d'ailleurs considéré par les groupes d'occupation comme la cause de tous leurs maux : bombardements épouvantables, attaques, intoxications par leurs propres gaz.

Le commandement a donc fait avorter cette attaque aux gaz dont des documents pris à Navarin dans une opération similaire ont fait connaître le plan étudié dans tous ses détails, l'envergure extraordinaire, l'effet terrible des toxiques prévus sur une profondeur de quatre kilomètres, le butin espéré.

C'est la fin du cauchemar.
Relevé dans la nuit du 6 au 7 octobre, le 50e est transporté en auto jusqu'à Ay, puis gagne en une étape ses cantonnements au nord de Châtillon sur Marne, Olizy et Violaine, Anthenay, Cuisles, Jonquery.

Repos et instruction.

XI. - L'Italie

Sur ces entrefaites (fin octobre) l'Italie subit un échec d'une telle gravité que le Conseil supérieur de guerre décide l'envoi à son secours d'un corps expéditionnaire franco-anglais. Le XII° C.A. est désigné pour en faire partie.

Le 50e s'embarque à Dormans les 17 et 18 novembre, débarque à Vintimille, est transporté en auto de Vintimille à San Dalmazzo (deux étapes), s'embarque de nouveau à San Dalmazzo pour aller débarquer dans la région de Vérone, à Sommacampagna. Voyage d'une durée moyenne de neuf jours, par un froid très vif.

La D.I. n'est pas employée à arrêter l'offensive austro-allemande. Le régiment passe les mois de décembre et de janvier dans les cantonnements des environs de Sommacampagna, le mois de février et la moitié de mars au nord de Vicence, partie à Isola di Malo et environs, partie à Cartigliano (sur la Brenta).

Le 18 mars, il est transporté en auto sur le plateau des Sept Communes où il prend un secteur sur le rebord sud du plateau d'Asiago, au sud-est d'Asiago, devant le Monte Sisemol et Stellar, occupés par les autrichiens. L'altitude moyenne est de 1200 mètres, le sol est couvert de neige, le froid est intense, il n'y a pas d'abris confortables, officiers et troupe sont logés dans des baraques ou cabanes de fortune qui les préservent à peine de la pluie et de la neige. Le secteur fait face au nord ; la première ligne descend en pente forte de Cima-Echar (de 1366 mètres à 1077 mètres) puis se maintient dans la partie basse du Plateau (débouché de la vallée de Turcio) en faisant un saillant assez prononcé pour englober le mamelon de Capitello-Pennar (1127 mètres). Une double route venant de l'arrière par la vallée de Turcio (naturellement très bombardée) ; mais le terrain est très boisé, il y a de nombreuses pistes. De Cima-Echar à l'est et du Monte-Sprunk à l'ouest on domine le plateau.

Et précisément, la première ligne autrichienne est installée au milieu du plateau même, à une distance moyenne de 2000 mètres de la ligne française ; de la crête du Sisemol à l'est-elle va passer par Stellar et Zocchi. Des divers observatoires le mont Sisemol paraît un mouvement de terrain insignifiant, peu profonds les ravins qui précèdent Stellar et Zocchi au sud. Effet de distance d'abord, et puis il y a le fond de tableau qui est un mur énorme de 1600 à 1700 mètres d'altitude moyenne. Quand on est au pied du Sisemol, il paraît énorme et ses pentes sud très raides (en réalité il a environ 150 mètres de hauteur) ; même erreur pour les ravins de Zocchi et de Stellar.

La fin du mois de mars et le mois d'avril sont employés à l'adaptation des organisations aux méthodes françaises, à l'équipement du secteur en vue d'opérations ultérieures, à la défense contre les intempéries, à l'étude approfondie du terrain.

Les hommes s'habituent vite à cette vie de montagne ; cependant ils souffrent du climat rigoureux et les travaux sont particulièrement pénibles.

On redescend dans la plaine les 29 et 30 avril (la 23e D.I. a relevé la 24e D.I.) et, tout en se reposant, on prépare l'offensive prochaine. Cette offensive, les nouveaux de France la font désirer par tous comme un moyen d'aider, même de loin, notre cher pays à se défendre.

Elle est prévue, semble-t-il, pour une date proche du 15 juin.

Dès les premiers jours de pluie, le régiment remonte dans la montagne par étapes.

Dans la nuit du 11 au 12, le 1er bataillon (commandant **HAPPE**) s'installe en première ligne à l'ouest de Capitello-Pennar. C'est le commencement d'exécution du plan d'attaque ; les deux autres bataillons restés provisoirement en arrière, prendront le 15 leur emplacement de combat. L'ennemi donne à peine signe de vie, il ne riposte même pas aux tirs de destruction et de surprise que lui prodigue notre artillerie.

Mais dans la nuit du 14 au 15 juin, vers 2 h 45, il déclenche un bombardement terrible sur un front immense, par obus de tous calibres (depuis le 77 jusqu'au 420) et par obus toxiques ; les arrières, routes, camps rapprochées, sont violemment battus. Il s'agit évidemment d'une attaque de grand style à la manière allemande.

Le 15 à 6 heures**,** l'infanterie autrichienne se porte à l'attaque ; les vagues d'assaut sont suivies d'unités en formation de manœuvre ; c'est un immense mouvement en avant.

Mais il est parfaitement vu de nos observatoires. Aussitôt que les premières vagues arrivent à bonne portée, mitrailleuses et fusils mitrailleurs commencent leur sanglant fauchage, l'artillerie déclenche son tir de barrage.

C'est une effroyable hécatombe ; quelques groupes essaient cependant d'avancer quand même vers nos lignes : ils ne réussissent qu'à se faire massacrer. Aucun autrichien ne peut arriver les armes à la main jusqu'à nos fils de fer.

Et après, pendant des heures, on voit des groupes tourbillonner sur le plateau, courir dans tous les sens, refluer vers l'arrière, poursuivis implacablement par les tirs de notre artillerie qui suit leurs mouvements et par des tirs indirects de mitrailleuses.

Devant le 50e, comme d'ailleurs devant tout le front français d'Italie, malgré les moyens très puissants qui ont été mis en œuvre, l'attaque a lamentablement échoué. Le terrain reste jalonné par de très nombreux cadavres.

Cependant le bombardement reste très violent toute la journée du 15 et la nuit du 15 au 16. Il y a des pertes non seulement au 1er bataillon qui est en première ligne mais aussi au 2e bataillon qui monte le 15 à midi s'installer en position de soutien.
Le 1er bataillon a été cité à l'ordre du XII° C.A. pour sa belle résistance.

Cette attaque, qui, si elle n'a pu entamer la ligne française, a réussi sur d'autres points du front italien, oblige le commandement à abandonner provisoirement ses projets d'offensive.

Le 1er bataillon est relevé le 19 juin, puis le 50e tout entier reprend son ancien secteur (du 21 au 23 juin) à la place du 78e R.I. Le calme est revenu, on travaille à réparer les dégâts causés par les bombardements.

Le 24, nouveaux mouvements, en vue de l'exécution du plan d'attaque ; le 26, retour des bataillons à leurs emplacements.

Alors le commandement français organise le harcèlement constant de l'ennemi par patrouilles, reconnaissances, forts coups de main.
D'abord, une compagnie du bataillon de droite (11° compagnie, capitaine **MIENCE**) appuie, le 30, les contre-attaques italiennes sur le Monte di Val Bella, en couvrant leur flanc gauche.

Dans la nuit du 2 au 3 juillet, la 5e compagnie (lieutenant **LATOURNERIE**) exécute sans préparation d'artillerie une incursion sur le Sisemol. Elle tue bon nombre d'autrichiens et ramène cinq prisonniers, sans perte.

Chaque nuit, de fortes patrouilles sortent, les unes avec mission de surveillance, les autres avec mission offensive. Dans la nuit du 12 au 13 juillet, reconnaissance par la 3e compagnie (capitaine Menon) sur les pentes sud du Sisemol et l'ouvrage dit « de Bertigo » ; dans la nuit du 13 au 14, coup de main avec appui de l'artillerie sur le même ouvrage ; la compagnie ramène six prisonniers.

Dans la nuit du 22 au 23 juillet, le 50e, relevé de la première ligne, prend la situation de réserve ; il fournit surtout des travailleurs ; mais en même temps, il prépare et exécute deux opérations :

a) dans la nuit du 24 au 25 juillet, coup de main par la 10° compagnie (capitaine **ADRIAN**) sur Stellar : 15 prisonniers

b) dans la nuit du 9 au 10 août, le 1er bataillon renforcé de la 6° compagnie, de deux sections du génie, d'une section de pionniers, sous le commandement du commandant **HAPPE**, exécute sur le Sisemol une incursion profonde.

Pleinement réussie, cette opération donne les résultats suivants :

Nombreux Autrichiens tués

Abris détruits dans la zone d'incursion

1 canon de campagne détruit

247 prisonniers dont 5 officiers

5 mitrailleuses, 1 mortier de tranchée

Après deux semaines passées dans la plaine, par une chaleur très pénible, deux autres au flanc de la montagne (ligne intermédiaire) le régiment reprend les 25, 26 et 27 septembre son ancien secteur et son activité agressive :

Le 10 octobre, patrouille **PASCAREL (**sous-lieutenant 9e compagnie) sans artillerie : 9 prisonniers, 2 mitrailleuses

Le 12 octobre, une patrouille ramène 5 prisonniers rencontrés entre les lignes.

Dans la nuit du 14 au 15 octobre, patrouille **BERRURIER (**sous-lieutenant 10e compagnie) sans artillerie : 4 prisonniers, 1 mitrailleuse

Dans la nuit du 16 au 17 octobre, patrouille **MOREL (**sous-lieutenant 2e compagnie) sans artillerie : 32 prisonniers, une mitrailleuse

Dans la nuit du 19 au 20 octobre, patrouille **TOUZE (**sous-lieutenant 1re compagnie) : 4 prisonniers, 1 mitrailleuse.

Enfin, pendant que le régiment est revenu en réserve, a lieu une opération plus importante ; la dernière.

Le 31 octobre, le 2e bataillon, renforcé de la 9z compagnie et d'un groupe de pionniers, sous le commandement du chef de bataillon **RIVET,** reçoit la mission de : **«** pénétrer dans la position ennemie sur un front de 1500 mètres et une profondeur de 2000 mètres (Mont Sisemol, Mont Ferragh) ; si l'ennemi a commencé un repli, comme de nombreux signes permettent de le croire, de l'accrocher de façon que toute la D.I., immédiatement prévenue et prête, puisse intervenir et par une action énergique transformer le repli méthodique de l'ennemi en retraite précipitée et désordonnée ».

La mission est intégralement remplie. Déclenchée à 22 heures, l'attaque progresse d'abord sous le feu de l'artillerie ennemie qui bombarde le Sisemol et le Ferragh, mais sans rencontrer d'infanterie ; puis le détachement descend audacieusement dans le Val Frenzela, ravin de 200 mètres de profondeur, aux pentes à pic (la nuit est très noire), il trouve l'ennemi, l'attaque, lui prend 220 prisonniers, 12 canons, 3 mitrailleuse. Puis par suite de ses renseignements il est dépassé par les 108e et 126e qui marchent hardiment en avant, bousculent les arrières gardes ennemies, ouvrent une brèche importante dans le front autrichien qui s'écroule.

Le 3 novembre, le 50e commence un mouvement de la 24e D.I. vers le Trentin : une étape très pénible à travers la zone bouleversée des lignes conquises, un bivouac dans un village détruit, que les cuisines roulantes ne peuvent pas atteindre ; puis vers minuit, la nouvelle de l'armistice.

Cette nouvelle est accueillie sans grand enthousiasme : pour nous, le sort de la guerre se décide sur le front français, et là, ce n'est pas fini. Oh ! notre France ! Comme nos cœurs ont souffert depuis le 21 mars en apprenant les succès des allemands, leurs avances inquiétantes, le danger couru par la Patrie ! Que de fois chacun de nous s'est écrié :

« Mais que faisons nous ici ? Pourquoi ne pas rentrer ? »

Pourtant si nos chefs nous laissent en Italie, c'est bien que nous avons un rôle important à y jouer !

En dehors de l'appui moral que constituait, dès novembre 1917, pour l'armée Italienne la présence des troupes alliés, avec leur exemple constant de ténacité inébranlable, d'invincible espérance, d'esprit offensif et d'audace, nous pouvons certes, revendiquer une grande part dans l'affrontement final de l'armée autrichienne, enfoncée sur le Piave par la 23e D.I., sur l'Altipiano par la 24e D.I.

La 24e D.I. est citée au bulletin de guerre de l'Armée italienne, n° 127 du 5 novembre 1918.

Le 50e R.I. est cité à l'ordre de l'Armée en ces termes :

« Régiment au passé glorieux qui, depuis le début de la guerre, a montré la plus belle ardeur combative, en Régiment au passé glorieux qui, depuis le début de la guerre, a montré la plus belle ardeur combative, en Belgique (août 1914), à la bataille de la Marne (septembre 1914), en Artois (25 septembre 1915), puis sous le commandement du Lieutenant-Colonel Larrieu, dans les récents combats livrés dans la région d'Asiago, où il a rempli intégralement les missions confiées, notamment les 9 août, 31 octobre et 1er novembre 1918, faisant subir à l'ennemi des pertes sensibles et capturant plus de 500 prisonniers, des mitrailleuses et 13 canons. »
(Ordre du 20 novembre 1918)

En outre, la citation à l'ordre du XIIe C.A. qui lui a été accordée pour l'affaire de Maisons de Champagne devient une citation à l'ordre de l'Armée, par ordre du Maréchal de France commandant en chef, en date du 24 novembre 1918.

Enfin, par précision en date du 27 novembre 1918, le Maréchal de France commandant en chef a conféré la fourragère au 50e R.I.

Conclusion

Dans cette guerre, il y a des régiments qui ont remporté plus de succès glorieux et glorifiés, il n'en est certainement pas qui aient, plus que le 50e, fait preuve de bon esprit constant et sans défaillance, d'héroïque abnégation, d'énergie morale et physique, de discipline.

_____

CITATIONS
DU 50e REGIMENT D'INFANTERIE

Ordre Général N° 11928 « D »
du 24 novembre 1918

Le Maréchal de France, commandant en Chef des Armées de l'est, cite à l'ordre de l'Armée **:**

Le 50e REGIMENT D'INFANTERIE.

« Le 8 mars 1917, sous les ordres de son chef, le Lieutenant-Colonel Larrieu, malgré une température des plus pénibles, une violente tempête de neige au moment même de l'attaque et un terrain complètement bouleversé, a brillamment enlevé, sur une étendue de 1500 mètres et une profondeur de 600 mètres, deux lignes de tranchée allemandes puissamment organisées, fait 167 prisonniers, pris 13 mitrailleuses. »

Le Maréchal de France, commandant en chef,
Signé : PETAIN

_____

Ordre Général N°44
du 4 décembre 1918.

Le Général commandant le 12e Corps d'Armée et les Forces Françaises en Italie cite à l'ordre de l'Armée :

LE 50e REGIMENT D'INFANTERIE.

« *Régiment au passé glorieux qui, depuis le début de la guerre, a montré la plus belle ardeur combative, en Belgique (août 1914), à la bataille de la Marne (septembre 1914), en Artois (25 septembre 1915), puis sous le commandement du Lieutenant-Colonel Larrieu, dans les récents combats livrés dans la région d'Asiago, où il a rempli intégralement les missions confiées, notamment les 9 août, 31 octobre et 1er novembre 1918, faisant subir à l'ennemi des pertes sensibles et capturant plus de 500 prisonniers, des mitrailleuses et 13 canons. »*

Le Général commandant le 12° C.A. et les F.F.I.
Signé **:** GRAZIANI

Ancestramil

Ordre Général N° 138 « F3 »
du 27 novembre 1918,

Le Maréchal de France, commandant en chef les armées françaises du Nord et du Nord-Est, décide que les unités ci-après, qui ont obtenu deux citations à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite devant l'ennemi, auront droit au port de la Fourragère aux couleurs du ruban de la Croix de Guerre :

. . . . . .

LE 50e REGIMENT D'INFANTERIE .

Le Maréchal de France, commandant en chef
les Armées françaises du Nord et du Nord-Est
Signé : PETAIN

CITATIONS COLLECTIVES
OBTENUES PAR DES UNITES DU 50e REGIMENT D'INFANTERIE

Ordre de l'Armée N°144
du 4 décembre 1915

Le Général commandant la 10e Armée cite à l'ordre de l'Armée :
La 1re COMPAGNIE du 50e REGIMENT D'INFANTERIE, commandée par le lieutenant Bilière :
« Faisant partie d'un groupe chargé d'enlever, la nuit du 15 septembre, la deuxième ligne allemande, s'est portée à l'assaut avec un ordre et un entrain remarquables. S'est emparée d'un élément de tranchée, a progressé ensuite à la grenade jusqu'à l'occupation totale de la position. A fait prisonniers 2 officiers et 24 hommes et pris une mitrailleuse.
Le lendemain, a repoussé une contre-attaque et participé à deux nouvelles attaques. »
4 décembre 1915
Le Général commandant la 10e Armée,
Signé : D'URBAL

Ordre du Corps d'Armée N° 291
du 25 novembre 1915

Le Général commandant le 12e C.A. cite à l'ordre du Corps d'Armée les Officiers et hommes de troupe dont les noms suivent :

La 4e section de la 9e Compagnie commandée par le lieutenant **FAYE :**
« A, sous le commandement de son chef le lieutenant Faye*, accompli brillamment sa mission : après être montée à l'assaut en tête de la Compagnie, est restée, durant l'après-midi du 25 septembre 1915, sous un feu violent de mitrailleuses ennemies pour ne pas abandonner la position gagnée. A un deuxième assaut ordonné le soir, alors qu'il ne restait plus que dix-huit hommes, cette section s'est portée en avant avec son chef jusqu'à proximité des lignes ennemies devant lesquelles elle a tenu trente-six heures. »*

Au Q.G. le 25 novembre 1918
Le Général commandant le 12e C.A.
Signé : DESCOINGS

Ordre du Régiment N° 263
du 28 mai 1916

Le Lieutenant-Colonel commandant le 50e R.I. cite à l'ordre du Régiment :
La 5 DEMI-SECTION de la 3e Compagnie sous les ordres du sergent COUVRAT-DESVERGNES :
« En patrouille au nord de Beaumont, le 28 août 1914, a pris 2 mitrailleuses et fait 30 prisonniers. »

P.C. le 28 mai 1916
Le Lieutenant-Colonel commandant le 50e R.I.
Signé : LARRIEU

Ordre du Régiment N° 265
Du 28 mai 1916

Le Lieutenant-Colonel commandant le 50° R.I. cite à l'ordre du Régiment :
La 1re Compagnie de Mitrailleuses du Régiment, sous le commandement du capitaine **HERAULT**, puis du lieutenant **PARINET** :
« A tenu pendant plusieurs mois un secteur très dangereux, très près de l'ennemi, souvent attaqué et malgré de grosses pertes n'a pas laissé à l'ennemi un pouce de terrain. »

P.C. le 28 mai 1916
Le Lieutenant-Colonel commandant le 50° R.I.
Signé : LARRIEU

Ancestramil

Ordre du Régiment N° 265
Du 28 mai 1916

Le Lieutenant-Colonel commandant le 50e R.I. cite à l'ordre du Régiment :
La 1re C.M. de BRIGADE (3e C.M. du 50e R.I.), sous le commandement du capitaine **FOURGOUS** :

« A tenu pendant plusieurs mois un secteur très dangereux, très près de l'ennemi, souvent attaqué et malgré de grosses pertes n'a pas laissé à l'ennemi un pouce de terrain. »

P.C. le 28 mai 1916
Le Lieutenant-Colonel commandant le 50° R.I.
Signé : LARRIEU

Ordre du Corps d'Armée N° 378
du 1er juillet 1918

Le Général **GRAZIANI**, commandant le 12e C.A. et les forces Françaises en Italie, cite à l'Ordre du Corps d'Armée :

LE 1er BATAILLON DU 50e REGIMENT D'INFANTERIE,

« Sous les ordres du commandant Happe, *a fait preuve d'une solidité et d'une ténacité inébranlable en brisant dans la journée du 15 juin 1918, sous un bombardement violent, une puissante attaque autrichienne et en infligeant un sanglant échec à l'ennemi.*
« A conservé intégralement le terrain confié à sa garde sans épuiser ses réserves propres, permettant ainsi au Lieutenant-Colonel commandant le sous-secteur d'employer toute sa réserve dans un quartier plus menacé. »

Q.G. le 1er juillet 1918
Signé : **GRAZIANI**

Ordre de la Brigade N° 156

Le **Colonel LAGRUE**, commandant l'Infanterie de la 24e Division, cite à l'ordre de la Brigade **:**
La 1re section de la 2e compagnie commandée par le sous-lieutenant **MOREL** :
« Dans la nuit du 16 au 17 octobre 1918, gradés et troupe ont donné un exemple superbe de cohésion et d'audace en s'élançant sans hésiter dans une tranchée autrichienne fortement occupée, engageant une lutte corps à corps, brisant toute résistance et capturant 32 prisonniers, dont un officier, ramenant une mitrailleuse. »

P.C. le 26 octobre 1918
Le Colonel Lagrue commandant l'I.D. 24
Signé : LAGRUE

Ancestrami

LES COLONELS DONT LES NOMS SUIVENT
ONT SUCCESSIVEMENT COMMANDE
Le 50e Régiment d'Infanterie depuis 1914

Colonel VALETTE
(2 août 1914 – 29 août 1915)

Lieutenant-Colonel PAYERNE
(2 septembre 1915 – 27 janvier 1916)
Tombé glorieusement devant Neuville Saint Waast

Lieutenant-Colonel LARRIEU
(28 janvier 1916 – 30 mai 1919)

Colonel ARQUE

Ancestramil